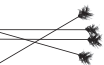


# Gaëlle Bantegnie



l'arbalète gallimard roman

Extrait de la publication

France 80

## *France 80*

GAËLLE BANTEGNIE

# France 80

roman

l'arbalète gallimard

**l'arbalète**  
collection dirigée par  
Thomas Simonnet

*Samedi 19 mai 1984*

12 h 05, Rezé-lès-Nantes, Loire-Atlantique.

La Renault 9 crème s'engage dans l'impasse jusqu'au numéro 8 et se gare derrière la Visa citrouille des voisins. C'est la maison, il y en a sept autres semblables dans le lotissement. Elles sont de type Sud-Loire : tuiles orangées, revêtement blanc cassé, volets de bois marron foncé, parcelles de 500 m<sup>2</sup>. Les époux Berthelot viennent d'accéder à la propriété, ils descendent de la voiture, claquent les portières et se postent devant leur nouvelle habitation. C'est une de leurs dernières visites avant l'emménagement. Marise Berthelot est légèrement déçue, elle aurait aimé une maison d'architecte, cossue, avec un grand sous-sol comme celui de son frère Alain. Et puis, il y a les volets vraiment quelconques, en mauvais bois et peinture mate, très loin, très loin du chocolat espéré. Elle se console un peu à l'idée de l'orientation est-ouest : soleil le matin, soleil le soir. Au moment du choix du lot sur le plan, elle n'avait

pas voulu croire M. Cheneau, le technico-commercial des Bâisseurs de l'Atlantique, qui lui disait de ne pas négliger le nord – toujours plus lumineux qu'on croit –, parce qu'il portait une gourmette en argent avec Patrick gravé dessus. C'était en mai 1982. Au moment de signer avec le constructeur, Marise avait aussi été méfiante mais pas suffisamment; dans l'année qui a suivi, l'entreprise de bâtiment a fait faillite. Le chantier a été retardé de plusieurs mois et tous les acquéreurs ont perdu beaucoup d'argent. Les Berthelot, prévoyant d'emménager dans leur nouvelle maison en novembre 1983, ont quitté à cette date l'appartement qu'ils louaient depuis quatre ans. Mais, ce même mois, risquant de se retrouver sans logis, ils ont dû reprendre un T3 en location pour 1 000 francs mensuels.

À la différence de Marise, Hervé, son mari depuis le 20 février 1971, n'envie pas du tout le sous-sol de son beau-frère Alain. Il aurait très bien pu se passer d'un garage et même d'une accession à la propriété. Militant de 1977 à 1979 à l'Organisation communiste des travailleurs et aujourd'hui syndicaliste à la CFDT, il aurait, en dernière instance, préféré demeurer locataire et ne pas donner l'impression d'accumuler du capital. Il n'est pourtant pas mécontent de s'installer dans une maison individuelle après des années passées en HLM; élevé après la guerre dans une commune rurale à la frontière belge, il ne s'est jamais vraiment fait à la ville et au voisinage parfois bruyant d'un appartement.

Le couple a fait le tour de la maison, sur la façade ouest deux portes-fenêtres donnent sur un jardin encore en friche. Les escarpins de Marise et les sandales d'Hervé s'enfoncent dans la terre et butent sur des cailloux mais eux s'imaginent déjà pieds nus dans l'herbe à l'abri du soleil sous les pommiers en fleur. L'espace d'un instant, ils ont oublié que le paysagiste leur avait fortement déconseillé les arbres fruitiers. Il doit d'ailleurs passer dans la semaine pour aplanir le terrain, faire la pelouse et planter des *Euonymus japonicus* : ces arbustes résistent bien au froid, sont aisés à tailler et n'attirent pas les abeilles.

Les voisins des Berthelot, Pierrette et Daniel Tenaille ont trente-deux ans, une fille de onze ans et un garçon de huit qu'à l'école on surnomme respectivement Beauté et Capitaine Flam, en référence au dessin animé et à la beauté. Daniel est chef de chantier à la Spie Trindel, entreprise de bâtiment, Pierrette est payée au noir pour s'occuper des enfants des autres le matin, le midi et le soir. Elle ne se doute pas qu'en 2002 elle obtiendra le statut d'assistante maternelle déclarée. Les Tenaille ont emménagé dans leur nouvelle maison il y a seulement une semaine et ont déjà investi dans un salon de jardin, qu'ils baptisent au Pastis ce midi même en compagnie de leurs amis Liliane et Michel. Quand les Berthelot les aperçoivent de l'autre côté du grillage vert, ils leur font juste un petit signe de la main mais M. Tenaille, brandissant en trophée la bouteille de

boisson anisée, leur signale qu'il est midi moins le quart, l'heure du Ricard, et qu'ils sont leurs invités.

Une demi-heure plus tard, Marise a déjà avalé huit minisauccisses Herta, neuf olives dénoyautées, trois verres de Martini Bianco, qui la rendent un peu pompette. Mme Tenaille, lunettes de soleil à chaînette, lui explique qu'un déménagement professionnel leur aurait coûté presque 3 000 francs et qu'ils ont préféré s'en passer, vu qu'elle et son mari ont, à eux deux, pas moins de six frères plutôt baraqués pour les aider. Marise les imagine en marcel, machine à laver et frigo sur le dos, puis entreprend de calculer la teneur en kilocalories de cet apéro inopiné. Quand sa voisine lui demande si elle aussi a des frères et sœurs, elle est en pleine évaluation du poids des minisauccisses et ne répond pas à la question.

Hervé s'est levé, a retiré ses lunettes et observe tête baissée les autobloquants Terre de Sienne qui forment la terrasse. Daniel Tenaille, pouces glissés sous l'élastique de son short Adidas, explique à son nouveau voisin que les autobloquants font quand même plus propres que les gravillons et qu'ils ne reviennent pas trop cher quand on sait les poser soi-même. Hervé, par souci d'économie, a déjà prévu de monter lui-même les éléments de sa cuisine aménagée mais il ne compte pas en faire plus. Ce n'est pas tant le bricolage qui lui déplaît que le conformisme pré-soixante-huitard qui lui est associé. Il a vu son père bâtir sa maison de



ses propres mains et n'a aucune envie de l'imiter. Il ne se voit pas non plus passer ses dimanches à scier des planches dans son garage sur un établi Black & Decker. Poser des autobloquants Terre de Sienne dans une communauté hippie l'embêterait moins. Replaçant sur son nez ses lunettes rondes à monture métallique, Hervé signale que, pour ce qui est de sa propre terrasse, il optera plutôt pour la terre battue. Le copain Michel lance un Comme à Roland Garros que les autres ne relèvent pas.

De retour à la table de jardin, M. Tenaille s'allume une Marlboro avec le Zippo que Pierrette lui a offert pour ses trente et un ans. Il propose aux Berthelot de profiter avec eux des joies du barbecue, Hervé décline l'invitation, rappelant à son épouse que leurs filles doivent être rentrées de l'école et qu'il ne faut pas trop les faire attendre. Marise leur explique que dans un mois eux aussi auront emménagé et qu'elle leur fera des crêpes blé noir de sa spécialité. Entre les Berthelot et les Tenaille une amitié est née.

Claire, treize ans, 1,57 m, 50 kg n'a pas attendu ses parents pour ouvrir le frigo et en sortir deux tranches de jambon sous vide, deux tomates, une plaquette entamée de beurre demi-sel Paysan Breton et la Danette au chocolat. Elle attrape sa sœur, Louisa, quatre ans et demi, et la porte, paumes sous les bras, jusqu'à la chaise en Skaï orangé qui la réceptionne dans un souffle. Afin

qu'aucun résidu alimentaire ne s'engouffre dans une brèche éventuelle, elle la pousse le plus possible contre la table en Formica imitation bois. Dans une assiette Arcopal blanche à fleurs bleues, elle découpe de petits morceaux de jambon et de tomate, qu'elle agrémente d'un filet d'huile de tournesol et d'un peu de sel puis elle noue une serviette à carreaux rouges dans le cou de sa sœur. Le jus de pomme Valisac mousse un peu dans les verres à moutarde Goldorak et on ouvre la porte.

Louisa est passée sans regret de la chaise en Skaï orangé aux bras de son père, qui n'a pas eu le temps de retirer son blouson en faux cuir lie de vin assorti à sa cravate.

Claire est restée assise devant son assiette sans dire bonjour, les commissures des lèvres tombant ostensiblement. Elle ne mange pas, malaxe entre son pouce et son index droits une petite boule de mie de pain qui progressivement passe du blanc au gris. Sa mère retire un mouchoir en tissu du sac à main en cuir qu'elle a posé sur une des chaises de la cuisine. Elle se mouche et remarque simultanément, dans les assiettes Arcopal, les tentatives culinaires de sa fille aînée et, sur son visage, une moue caractéristique qu'on compare habituellement chez les Berthelot à une gueule de raie.

Marise la remercie d'avoir préparé le repas et lui demande ce qui ne va pas. Faute d'explication rationnelle, Claire se lève de sa chaise en la repoussant d'un coup de reins, elle devient toute rouge, éclate en san-

glots et sort de la cuisine en hurlant comme une sirène. Marise croise le regard perplexe de son époux resté dans le couloir sa fille cadette dans les bras. La porte violemment claquée dans le fond de l'appartement les fait sursauter tous les trois.

*Vendredi 25 mai 1984*

21 h, Palma de Majorque, Espagne.

Le grand sac de sport Le Coq sportif est posé entrouvert sur la commode en pin clair de la chambre d'hôtel. Sur le carrelage brun, des vêtements : polo Lacoste vert, jean à pinces, chaussettes blanches, slip à rayures Athena et une paire de mocassins à glands. Patrick est nu dans son lit double, allongé sur le dos, jambes écartées, le drap et la fine couverture en laine verte roulés à ses pieds. Patrick Cheneau a chaud et rien n'attire plus son attention que la température anormalement élevée de son corps étendu. Il perçoit juste, indistinctement mêlés à sa respiration saccadée, les klaxons des voitures et les pots d'échappement percés des vélomoteurs adolescents.

Patrick est arrivé sur le territoire espagnol il y a deux jours. Il a pris l'avion en pleine forme à l'aéroport de Château-Bougon et atterri trois heures plus tard à Palma de Majorque grippé avec 40 de fièvre. Dans ses moments de lucidité, il fait basculer son grand corps

fébrile vers la droite et glisser son bras poilu à gourmette le long du lit à la recherche de la bouteille de Contrex qui se tient au garde-à-vous sur le sol. Il ouvre grand la bouche et laisse le liquide arroser sa gorge comme une plante verte avant de déglutir.

D'habitude, avec son mètre 78 pour 70 kg et dix ans de natation à la piscine municipale de la Trocardière, Patrick a de l'allure et se trouve plutôt beau mec. Il lui arrive encore de fermer les volets de son studio et de se regarder danser en slip sur la BO de Grease dans le reflet des vitres. Il aime la danse et n'hésite pas à faire 30 km tous les samedis soir dans sa Fuego bleue pour se rendre au Macumba ou, mieux, au Louxor, la plus grande boîte d'Europe : trois étages, trois ambiances. Patrick est un vrai night-clubber, capable de dépenser sa paye en une nuit arrosée aux magnums de champagne et achevée dans les draps brodés d'or d'un hôtel cinq étoiles. Capable aussi, avec tact et discrétion, de séduire et de coucher consécutivement avec plusieurs femmes dans une même soirée. Patrick Cheneau plaît. Il a trop de charme, les femmes ne lui résistent pas et il ne sait pas leur résister. Et quand il aime, il va jusqu'au bout, jusqu'à voler 10 000 francs dans la caisse des Bâtisseurs de l'Atlantique pour offrir un voyage aux Maldives ou un bijou à ses conquêtes.

La princesse du moment s'appelle Nadine Trillard, c'est pour elle qu'il a rasé sa moustache en 1983 parce qu'elle trouvait ça ringard. Ringard, elle avait appuyé là

où ça fait mal, classique ou kitsch à la rigueur il aurait accepté, mais pas ringard. Ce mot, prononcé dans la salle de bains de l'Hôtel de France, alors qu'il était en train de tapoter ses joues avec de l'after-shave et qu'elle le regardait, Dunhill au bec, assise dans un peignoir éponge sur le rebord de la baignoire, il se l'était pris en pleine gueule. Mais Patrick n'avait rien laissé paraître, il avait juste dit avec fair-play Tu as raison, ma lèvre supérieure a une sensualité qu'il est grand temps de dévoiler. Ringard, ce mot en deux syllabes comme les deux manches d'un nunchaku l'avait ramené des années en arrière, à l'époque où il n'était ni M. Cheneau le technico-commercial, ni Patrick le night-clubber mais Patoche le gros moche. Les parents de Patrick, catholiques pratiquants, avaient une aversion pour les signes extérieurs de richesse et, quoique plutôt à l'aise financièrement, ils habillaient toute la famille avec des fripes récupérées au Secours catholique, dont ils étaient aussi des membres bienfaiteurs. Le petit Cheneau, en plus de devoir porter des pantalons à plis démodés et des blasers élimés, souffrait d'une surcharge pondérale non négligeable et d'un strabisme qui l'obligeait à porter des lunettes à Scotch. En 1970, il a treize ans et ses camarades à sous-pulls orange et pat' d'éph' jaunes le prennent toujours pour un ringard de première classe. Le 3 novembre 1983 Patrick s'est coupé définitivement la moustache par amour pour Nadine.

Pris de frissons soudains, il a remonté sur son torse

le drap et la couverture de laine verte puis il s'est endormi. La chambre s'est assombrie, les ombres des palmiers flottent sur la tapisserie unie, un rai de lumière rouge passe entre les rideaux de la porte-fenêtre et éclaire les lèvres entrouvertes du dormeur. Patrick n'est pas en vacances, c'est pour affaires qu'il s'est rendu à Palma de Majorque avec un grand sac de sport Le Coq sportif. Dans quarante-huit heures, il a rendez-vous avec Miguel Castro pour lui acheter un diamant. Il a rencontré Miguel il y a huit ans sur la Costa Brava, alors qu'il faisait la saison dans un village-club comme animateur de soirées. À l'époque, Miguel était cuistot et il arrondissait ses fins de mois en vendant du cannabis aux touristes allemands et autrichiens.

Billie Jean is not my lover She's just a girl who claims I am the one But the kid is not my son. Deux étages au-dessus de la discothèque de l'hôtel dans ses draps humides, Patrick se sent mieux, il a beaucoup transpiré mais n'a quasiment plus de fièvre. Il est content, c'est comme s'il se retrouvait sur les Champs-Élysées après un séjour dans les égouts de Paris. Il se lève, enfle son slip à rayures vertes, le jean à pinces, le polo Lacoste et les mocassins à glands mais renlève le tout aussitôt après inspection olfactive de ses aisselles. Re-nu, il passe à la douche. Il aime particulièrement les salles de bains d'hôtel : les serviettes blanches un peu rêches, la robinetterie astiquée au vinaigre blanc et à la brosse à dents, les minisavons en forme de bonbons.

*Samedi 26 mai 1984*

9 h. Claire vient de se réveiller. Exceptionnellement, il n'y a pas école et dans ses draps bleus Louisa dort encore. Sans faire de bruit, elle se lève, enfle ses chaussons puis se dirige vers la salle de séjour où flotte une odeur de tabac froid. Elle retape le canapé-lit en velours marron foncé acheté à Equipa en 1977. En 2009, ce magasin de meubles bon marché situé à Nantes entre un sex-shop et la Taverne de Maître Kanter a été rasé et remplacé par un collectif de standing idéalement situé à deux pas de la gare et du château. Il est d'ailleurs étonnant qu'il ait survécu tant d'années à la concurrence des grandes surfaces et de l'Ikea de la zone Atlantis, les Clic-Clac fleuris qu'il proposait faisaient très cheap comparés aux convertibles design du géant suédois. Claire tapote sur les trois coussins orangés du canapé de façon à leur redonner le volume qu'une soirée de plaisirs télévisés leur ont fait perdre. Elle ramasse les emballages jaune et rouge des Nuts et des



Raider laissés çà et là sur la table basse puis rapporte à la cuisine un cendrier marocain et un verre de jus d'orange à demi plein. Elle revient une lavette rose à la main, essuie un par un les carreaux de la table du salon, y dépose délicatement le Télé 7 Jours avec Jacques Martin en couverture et celui de la semaine à venir. Elle suspend ensuite au portemanteau du couloir le blouson lie de vin de son père, qui a passé toute la nuit sur le dossier d'une chaise. Le salon a repris forme, Claire peut s'occuper du petit déjeuner. Elle place deux bols en faïence Louisa et Claire sur la table de la cuisine, y verse les granulés de Benco et dépose dans deux tasses de verre coloré les cuillerées de Ricoré. Elle fait chauffer l'eau et le lait, sort du frigo le beurre, la confiture de fraise Bonne Maman puis de son panier le pain. Tout en surveillant les casseroles, elle regarde par la fenêtre de la cuisine; derrière les grands peupliers, à une trentaine de mètres environ, un immeuble identique au sien, une construction de la fin des années 60 avec balcons et séchoirs. Ces réduits de quelques mètres carrés où on entrepose balais-brosses, serpillières, produits d'entretien et tancarvilles vont finir par disparaître complètement des habitations modernes comme si le travail domestique devenait superflu. Marise Berthelot fait souvent remarquer à sa fille aînée que les architectes, qui sont majoritairement des hommes, négligent ce qui pourrait faciliter l'entretien des appartements, qui revient presque toujours aux femmes. Pourquoi ne

prévoient-ils jamais de pièce chauffée pour faire sécher le linge? Pourquoi choisissent-ils toujours des parquets ou des lins difficiles à nettoyer? C'est seulement en 1991, lors de leur emménagement dans le Finistère, que les Berthelot découvriront que la mode est au carrelage à grands carreaux lisses faciles à entretenir. Un petit coup d'éponge sur les taches et un petit coup de balai suffiront à faire briller la salle à manger rebaptisée entre-temps pièce à vivre. En 1984, Marise a trente-neuf ans et face aux tâches ménagères elle fait de la résistance passive. Faute de parvenir à les partager vraiment avec son mari, elle les limite au maximum. Une de ses victoires consiste à pouvoir regarder tranquillement le film du soir pendant que ses collègues de bureau consacrent deux heures au repassage avant de dormir.

Claire verse le lait sur le chocolat Benco, ça mousse un peu. Elle ne se plaît pas beaucoup dans son quartier, qu'elle trouve trop éloigné des commerces et de son collègue, elle a hâte d'emménager dans la nouvelle maison à toiture de tuiles. Dans sa chemise de nuit blanche, son bol de chocolat dans les mains, Claire est retournée dans la salle de séjour. Il fait très beau, elle ouvre la porte-fenêtre, s'assoit en tailleur sur le balcon. Entre les lignes bleues de la rambarde métallique, posé dans un champ, elle aperçoit un parallépipède gris foncé à carrés colorés que son père appelle parfois la Maison radieuse.

Le sourire dentifrice d'Hervé apparaît derrière la vitre de la porte-fenêtre. Il dit bonjour à Claire qui, commissures des lèvres tombantes, ne répond pas et plonge sa tête dans son bol.

Le khôl de Marise a coulé pendant la nuit et ses cheveux permanentés se sont aplatis sur son crâne, un des boutons de sa robe de chambre rose en synthétique imitation soie a sauté, ce qui laisse apparaître sa chemise de nuit España 82. Claire n'a jamais vraiment réalisé que sa mère était une belle femme, c'est seulement en 1989, quand elle invitera des copains à la maison, qu'elle se rendra compte qu'elle a un petit air de Carole Bouquet et que ses yeux verts, sa jolie dentition, son teint abricot peuvent plaire aux hommes. Elle regardera d'un autre œil les albums de famille qu'elle croyait connaître par cœur et observera que la jeune femme brune en robe de soirée noire à fleurs roses et chignon haut était bien jolie en mai 66 au bal de mariage de son frère Alain. Elle notera aussi avec étonnement qu'à l'arrière-plan d'une de ces photos écornées, alors qu'elle danse la valse avec son cavalier, un homme rougeaud et bedonnant lui mate le cul.

Le bisou de Louisa a claqué sur sa pommette gauche sans qu'elle ait le temps de l'esquiver. La petite fille, pieds nus potelés sur le ciment du balcon, s'est mise à sautiller sans remarquer que sa sœur essuyait la joue bisée.

*Dimanche 27 mai 1984*

12 h, San Pedro.

Patrick passe avec difficulté les vitesses d'une Fiat Panda blanche à toit ouvrant, la voiture est en mauvais état mais il n'a rien trouvé de mieux à louer près de son hôtel. Il a du retard, appuie sur l'accélérateur, roule à plus de 100 sur la petite route en lacet qui domine la mer. Palmiers, ifs, oliviers, ça le change des marronniers du cours Saint-André. Là-bas, en septembre, il y a une foire que Patrick ne rate jamais : autos tamponneuses, train fantôme, chenille et pomme d'amour. Il est épuisé, se remet à peine de sa grippe et n'a pas fermé l'œil de la nuit. Après un tour de piste dans la boîte vide de l'hôtel, il est resté au bar jusqu'au petit jour à s'enfiler cerveza sur cerveza. C'est avec une gueule de déterré qu'il débarque sur le parvis de l'église son sac de sport Le Coq sportif à la main. Sa montre à quartz indique 12 h 13, Miguel n'est pas là. La place du village est vide sous le soleil, Patrick s'imagine que des petits vieux

*Récemment parus dans la même collection*

Patrice Blouin

*Tino et Tina*

Thomas Clerc

*Paris, musée du XXI<sup>e</sup> siècle. Le dixième arrondissement  
L'homme qui tua Roland Barthes et autres nouvelles*

Dante

*Vita Nova*, nouvelle traduction de Mehdi Belhaj Kacem

Hervé Guibert

*La mort propagande*

Frédéric Pajak

*J'entends des voix*, récit écrit et dessiné

*Autoportrait*, récit écrit et dessiné

J.-B. Pontalis, J.M.G. Le Clézio, P. Auster, P. Aulagnier, M. Dorra,  
M. Foucault, P. Alferi, F. Cusset

*Dossier Wölfson ou l'affaire du « Schizo et les langues »*

Arthur Schopenhauer

*Schopenhauer dans tous ses états*, anthologie de Didier Raymond,  
dessins de Frédéric Pajak

Zouc et Hervé Guibert

*Zouc par Zouc*, l'entretien avec Hervé Guibert



# France 80 Gaëlle Bantegnie

Cette édition électronique du livre *France 80*  
de *Gaëlle Bantegnie*  
a été réalisée le 13 septembre 2010 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en juin 2010 par FLOCH  
(ISBN : 9782070129850)  
Code Sodis : N44483 - ISBN : 9782072412615  
Numéro d'édition : 175962